

DIX ANS D'EPIGRAPHIE LIBANAISE; INSCRIPTIONS ANTIQUES GRECQUES OU LATINES

Archaeology & History in the Lebanon Issue Twenty one: Spring 2005, Pp. 80-98.

JEAN-PAUL REY-COQUAIS

Les inscriptions antiques, documents archéologiques fournissant à l'histoire d'irremplaçables données 'primaires', nous rendent le passé, hommes et monuments, présent et vivant. Depuis sa création sous le titre *National Museum News* devenue *Archaeology and History in the Lebanon*, la belle revue qu'a fondée et anime Claude Doumet-Serhal, a toujours porté attention aux inscriptions. Dans *Pierres et Croyances* [1], le superbe ouvrage célébrant la réouverture du Musée National de Beyrouth, sont présentées plusieurs inscriptions provenant de diverses régions du Liban [2]; il vaut la peine de s'arrêter à regarder les très belles photographies en couleur, qui illustrent parfaitement la diversité des monuments inscrits et des inscriptions. Au printemps 1998, *NMN* a tenu à revenir sur l'importance des collections épigraphiques du Musée National de Beyrouth, pour qu'en soient soulignés la variété et l'intérêt multiple [3]. Les malheurs des temps avaient au Liban interrompu la recherche épigraphique. Depuis une décennie, s'inscrivant dans une solide tradition [4], elle a repris avec vigueur. Pour fêter le dixième anniversaire de sa parution, *AHL* souhaite évoquer ce que découvertes et publications ont apporté ces dix dernières années dans le domaine de l'épigraphie grecque et latine du Liban.

Liban, l'autre rive

L'exposition *Liban, l'autre rive*, tenue à Paris, à l'Institut du Monde Arabe, d'octobre 1998 à mai 1999, a été une éclatante manifestation de cette volonté de reprendre l'activité archéologique. Puisant dans les collections libanaises, mais aussi dans celles du Louvre et de la Bibliothèque Nationale de France, l'exposition n'a pas manqué de montrer la richesse de l'épigraphie au Liban; le livre-catalogue, par ses belles photographies, manifeste la grande diversité de ces documents inscrits. De l'époque hellénistique, figuraient un poids de Beyrouth au nom de l'agoranome Nikon, deux stèles funéraires peintes de Sidon, inédites, et la belle dédicace grecque qu'à Sidon, un vainqueur dans une compétition de lutte avait offert à l'Apollon de Delphes. De l'époque romaine provenait de Baalbek la mosaïque de Soueidié dite de la Naissance d'Alexandre, où près des personnages sont inscrits leurs noms; le riche site de Niha était représenté par trois monuments: la curieuse maquette de l'adyton du grand temple, un ex-voto de bronze, main divine présentant dans sa paume l'image d'un dieu au type iconographique de Mercure Héliopolitain, et la belle stèle funéraire de Petilianus et de son épouse, si intéressante pour l'histoire de la colonisation romaine et des rapports culturels entre 'Romains' et 'indigènes'. De la Béqaa venait un bateau de bronze dédié au dieu Zeus Bethmarès, de Sidon un cippe funéraire pratiquement inédit, men-

tionnant une énigmatique guerre des Maures, plusieurs statues du sanctuaire de Mithra, deux fragments de vases de verre au nom du verrier sidonien Artas. De Beyrouth, le petit carreau de marbre à beau relief, inédit, n'était pas au nom d'un gladiateur, mais d'un fabricant d'épées. De l'époque byzantine, venaient de Beyrouth un marbre avec l'épitaphe de la «calligraphe» Metaxia et une mosaïque inscrite d'une épigramme sur l'Envie [5]; de la nécropole de Tyr, un linteau de marbre au nom de Zoîlos, pêcheur de murex – coquillages à pourpre –, inscription inédite, où la graphie du nom de métier révèle les incertitudes lexicales du lapicide. Il y avait là, bien choisis, retenant l'attention, des exemples de ce que la connaissance des inscriptions peut apporter à l'histoire et à la culture, des exemples aussi des questions que souvent ces inscriptions posent à l'esprit curieux.

Données, questions et questions de méthode

Des fouilles ou des prospections systématiques ont amené de nouvelles découvertes. Des inscriptions inédites, restées longtemps sous le boisseau du fait des événements, ont été publiées. Un certain nombre d'inscriptions depuis longtemps publiées ont fait l'objet de nouveaux examens. Il n'est pas ici question de tout recenser systématiquement; des bulletins spécialisés annuels, le *Bulletin épigraphique* de la *Revue des Études Grecques* pour les inscriptions grecques, l'*Année épigraphique* pour les inscriptions latines, permettent d'avoir connaissance des publications récentes.

Notre propos sera bien plutôt d'opérer un large choix parmi toutes les données, d'en montrer la grande diversité de supports et de contenus, de circonstances de découvertes, fouilles, trouvailles fortuites, inventaires de collections, archives. Ainsi ferons-nous en quelque sorte le tour du Liban, car chaque inscription s'inscrit dans un site, un monument, un paysage. Nous tâcherons de ne pas esquiver des questions que soulèvent inévitablement les documents. Les inscriptions sont des documents d'histoire, avons-nous rappelé; l'histoire, faut-il une fois encore le répéter, suppose une exacte chronologie. C'est pourquoi l'on ne saurait trop insister sur la méthode et la rigueur nécessaires à l'établissement des dates, et il nous faut espérer que le lecteur ne trouvera pas trop aride cet exercice nécessaire, tout à fait stimulant pour l'intelligence. Nous efforçant de lui donner des bases solides – textes bien établis, provenances, datations –, nous reconstruisons un monde 'virtuel' dans lequel cent rencontres, mille détails, instruisent, captivent, charment, interrogent. L'épigraphie passe pour austère. Peut-être; mais elle procure de grandes satisfactions d'esprit. Elle ouvre au monde des hommes, ceux d'hier, ceux de toujours; elle nous donne notre propre consistance d'homme. Il serait autrement futile que tant d'hommes et de femmes consciencieux s'en préoccupent et s'y adonnent. C'est dans cet esprit qu'il vaut de prendre connaissance du travail accompli ces dix dernières années, des travaux en cours, des perspectives d'avenir.

Dans les fouilles de Beyrouth

Les fouilles de sauvetage, menées à grande échelle au cœur même de Beyrouth, ont apporté leur moisson de documents nouveaux, moins nombreux toutefois que ce à quoi l'on pouvait s'attendre. Je dois à l'obligeance du Dr Hans Curvers, de Barbara Stuart et de la regrettée Renata Ortali-Tarazi, d'avoir pu visiter, en 1997, les principaux dépôts lapidaires, notamment celui qui se trouvait dans la crypte sous la cathédrale Saint-Georges des Maronites. Il y avait évidemment abondance de fragments, débris de marbre le plus souvent, dans lesquels on ne peut reconnaître aucun mot, mais seulement qu'il s'agit de grec ou de latin, et que la forme des lettres permet d'échelonner des premiers temps de l'Empire romain jusqu'à la haute époque byzantine; parmi les tuiles retrouvées, quelques-unes portent d'énigmatiques monogrammes ou suites de lettres grecques.
Comme il est normal sur le site de la plus ancienne colonie romaine du Proche Orient, quelques inscriptions latines retiennent l'attention. Une dédicace à Julia Domna, publiée par Kevin T. Butcher [6], vient s'ajouter à d'autres dédicaces depuis longtemps connues en l'honneur de la même impératrice ou d'empereurs de la dynastie sévérienne. Signalons aussi, mais toujours inédits, d'énormes tambours de colonnes, de marbre blanc veiné de bleu, trouvés dans le secteur fouillé par la Dr Leila Badre, qui présentent, plus ou moins mutilées, des dédicaces aux empereurs du II[e] siècle; l'une, assez bien conservée, est un hommage de la *Colonia Iulia Augusta Felix Berytus* à l'empereur Hadrien, à qui la Colonie, deux ans plus tard, dédia une statue avec belle base inscrite à Beyrouth même, récemment découverte, et deux autres, connues depuis longtemps, au sanctuaire de Deir el-Qalaa [7].
Parmi les inscriptions en l'honneur de citoyens romains [8], la longue dédicace d'un centurion de la légion V *Macedonica* à son oncle et beau-père, publiée par Chaker Ghadban [9], est particulièrement intéressante. Le personnage honoré est un officier dont la carrière s'est déroulée aux temps de Domitien et de Trajan; centurion dans six légions différentes, il accéda au grade de primipile; sa participation aux guerres contre les Germains et les Sarmates, puis à celle contre les Parthes, lui valut de nombreuses décorations. La plus insigne récompense de sa valeur fut d'être admis à la parade équestre dans la tenue blanche des chevaliers; c'est à Beyrouth et Baalbek, qui, rappelons-le, ne furent à l'origine qu'une seule et même colonie, et là seulement, que quelques inscriptions en l'honneur de brillants officiers mentionnent cette *albata decursio*, la parade équestre en tenue blanche, illustrée par une belle monnaie de Néron. L'inscription publiée par Ch. Ghadban conforte l'image que les inscriptions déjà connues donnent de la colonie romaine de Beyrouth, où les militaires, ou anciens militaires, tiennent la première place.
Les inscriptions grecques sont plus rares et plus tardives. Des mosaïques de pavement en conservent des vestiges [10]; l'une présente une lettre de forme rare, un omicron en losange [11], intéressante pour la paléographie et la datation qu'elle peut permettre. Une autre mosaïque [12] contient, bien conservée dans son cadre à queues d'aronde, une sentence versifiée relative à la jalousie, «qui ronge les yeux et le cœur

des jaloux»; comme l'a justement souligné Frédéric Alpi, qui a édité l'inscription et étudie ce thème de l'envie, le distique figure dans *l'Anthologie Palatine* et se retrouve dans deux autres inscriptions, à Lyon et en Phrygie [13]. L'inscription de la mosaïque est un modeste signe de la culture à Beyrouth dans l'antiquité tardive [14]; elle est un témoin important pour l'établissement du texte authentique de l'épigramme de l'*Anthologie* [15].

Un thème voisin apparaît dans une amulette de Béryte, d'un type bien connu, conjuration contre un être féminin démoniaque, que l'on voit figurée transpercée par la lance d'un saint cavalier [16]. Ce talisman rappelle un aspect non négligeable de la mentalité antique [17].

Un marché de belle architecture, aux boutiques précédées d'un portique, a été dégagé dans le centre de Beyrouth; dans la mosaïque de pavement, des lettres grecques, utilisées comme chiffres, numérotent les quatorze boutiques retrouvées [18]. Intéressantes pour l'organisation de l'espace urbain, ces quelques lettres sont, à côté de quelques poids d'époque hellénistique [19], de timbres amphoriques et d'estampilles de jarres, les minces et rares témoignages épigraphiques relatifs à la vie économique et au commerce de Béryte [20] que les fouilles ont mis au jour.

Problèmes de datation

Parmi les objets mis au jour dans les fouilles de Beyrouth figure un timbre amphorique portant une brève inscription de trois lignes [21]: mentions de l'année, du mois, Gorpiaios, du fabricant, au nom sémitique, Abdous. L'année est indiquée par trois lettres à valeur numérique, *delta*, *kappa*, suivis d'une haste droite qui représente un chiffre de centaines et ne peut donc être un *iota*; on ne peut y voir le vestige d'un *tau*, car il devrait y avoir un plus grand espace entre la haste du *tau* et la lettre précédente; la restitution *rho* s'impose et l'année indiquée est 124. De quelle ère? Coexistent en effet sur la côte libanaise, depuis l'époque hellénistique, une ère de grande extension, l'ère des Séleucides, dont le début se situe à l'automne 312 avant J.-C., et des ères locales. Les auteurs de la publication optent pour l'ère des Séleucides, ce qui daterait le timbre amphorique de 187 avant J.-C.; mais le rapport de l'anse d'amphore au contexte archéologique n'apparaît pas évident et l'usage d'une ère locale ne peut être absolument écarté: celles de Tyr, de Sidon, de Béryte, débutant respectivement en 126, 111, 81 avant J.-C., dateraient l'amphore des débuts de la période romaine. Notons-le: l'ère utilisée dans l'estampille est celle du lieu de fabrication et une amphore trouvée à Beyrouth n'a pas nécessairement été fabriquée à Beyrouth.

D'autres estampilles d'amphores trouvées à Beyrouth [22] posent le même problème de datation, à quoi l'on ne saurait porter trop d'attention. Je ne reprendrai pas ici l'exposé que j'ai donné sur ce sujet il y a quelques années [23]. Il est très vraisemblable que ces amphores ont été fabriquées à Tyr, datées selon une "ère du peuple de Tyr" et importées à Beyrouth. Les dates des estampilles de jarres trouvées à Jal el-Bahr, à l'entrée Nord de Tyr [24], montrent, de façon incontestable, que l'ère du peuple de Tyr, débutant vers 275 avant J.-C., très épisodiquement connue jusqu'ici, était d'un usage courant jusqu'à la seconde moitié du II^e^ siè-

cle avant l'ère chrétienne; c'est l'intérêt de ces découvertes récentes et le mérite des archéologues qui les ont publiées d'avoir établi ce fait. Mais ces découvertes n'apportent pas de nouvelles précisions sur l'origine de l'ère.

Revenant sur une inscription paléochrétienne de Sidon rapportée à Paris à l'issue de la mission de Phénicie d'Ernest Renan [25] et conservée au musée du Louvre, Georges Kiourtzian [26] en a heureusement établi la date: mercredi 13 mai, huitième indiction, an 625 selon l'ère de Sidon, soit 515 après J.-C.. Mais ni cette inscription, ni celles qu'il cite dans son étude, ne permettent de préciser réellement le début de l'ère de Sidon; que l'on prenne pour point de départ de l'ère celui qu'elle avait à l'époque hellénistique, l'automne 111 av. J.-C., ou celui qui fut adopté à l'époque romaine, le 1er janvier 110, les inscriptions alléguées voient chaque fois vérifié le synchronisme indiqué entre année de l'ère et année du cycle d'indiction. Il n'y a pas de raison de rejeter les données de l'*Hemerologion* de Florence-Leyde-Vatican sur le calendrier de Sidon à l'époque romaine, exactement calqué sur celui de Rome [27].

Mosaïques du Liban Sud

Durant les années de guerre et de troubles, de nombreuses mosaïques paléochrétiennes inscrites, aujourd'hui exposées au palais de Beiteddine, ont été découvertes dans le Liban Sud. La plupart sont encore inédites, ou presque, car seules des photographies ont été publiées dans les programmes du Festival de Beiteddine de 1995 et surtout de 1998. Ce sont des mosaïques de pavements d'églises. Il ne m'appartient pas d'en commenter ici le décor animalier, floral ou géométrique. Les inscriptions des mosaïques commémorent la construction ou la restauration de l'église, ou d'une partie seulement du bâtiment, la pose ou la restauration du pavement de mosaïque. Elles mentionnent les membres du clergé qui ont pris part à l'inauguration, plus ou moins nombreux, plus ou moins élevés en dignité selon l'importance de la cérémonie: archevêque ou évêque, *chorévêques* (évêques? auxiliaires pour le territoire rural), *périodeutes* (inspecteurs diocésains), *archimandrites* (supérieurs de couvent ou de congrégation monastique), prêtres, diacres, sous-diacres, et c'est ainsi que certaines de ces mosaïques inscrites offrent un véritable tableau du diocèse, pour ne pas dire son organigramme (car ce n'est nullement l'intention de ces dédicaces). De nouveaux noms viennent prendre place dans les listes épiscopales. Les mentions de prêtres ou de diacres résidants, *paramonaires*, attachés à une église, que l'on peut en quelque sorte considérer comme 'paroissiale', ou à un sanctuaire de pèlerinage, témoignent du maillage chrétien sur le pays rural. Les inscriptions rappellent aussi les noms des bienfaiteurs et des fondateurs, demandent des prières pour eux ou pour les défunts. Exceptionnellement se trouve indiqué le montant exact de la somme offerte: trois sous d'or, contribution d'un diacre d'une bourgade voisine. Les inscriptions parfois nous donnent des termes d'architecture. Généralement, elles sont datées, indiquant à la fois le mois et l'année du calendrier civil local et l'année du cycle d'indiction fiscale; ces synchronismes sont précieux.

Mosaïques de Jiyeh

Plusieurs mosaïques inscrites ont été découvertes à Jiyeh [28], qui, dans l'antiquité romaine et l'époque paléochrétienne, appartenait certainement au territoire de Sidon, et non pas à celui de Béryte comme on l'a souvent cru [29]. Une de ces inscriptions commémore la pose de la mosaïque d'un baptistère en décembre de l'an 675 de l'ère de Sidon, an 14 de l'indiction, soit 565 de l'ère chrétienne.

On connaissait depuis longtemps une autre mosaïque de Jiyeh, elle aussi pavant un baptistère, datée de 574 après J.-C. L'apparition, à Jiyeh, de deux pavements de baptistère que sépare moins d'une dizaine d'années, pose un problème architectural et institutionnel. L'absence de précision sur le contexte archéologique de la mosaïque de 565 empêche de savoir si les deux baptistères ont fonctionné simultanément ou si l'un a remplacé l'autre. Il pouvait y avoir plusieurs baptistères dans une même ville [30] (mais Jiyeh n'est pas un site de ville antique), indépendamment des divisions de la communauté chrétienne entre orthodoxes et schismatiques: que l'on pense aux deux célèbres baptistères de Ravenne, l'un des orthodoxes et l'autre des ariens. Ce que l'on retiendra aussi de ces deux inscriptions, c'est la constance avec laquelle le baptistère, ici comme dans d'autres inscriptions du Liban, de Syrie, de Jordanie et de Palestine, est appelé *phôtistèrion*, 'lieu de l'illumination', belle expression de la théologie du baptême chrétien.

Une autre mosaïque de Jiyeh, exposée au Palais de Beiteddine, est datée du mois de Dios, indiction 15, année 587, soit, selon l'ère de Sidon, janvier de l'an 477 de l'ère chrétienne. L'intérêt de cette inscription de Jiyeh est dans la mention de l'évêque de Sidon Cyrille, jusqu'alors inconnu.

Une troisième mosaïque de Jiyeh, découverte dans la même église paléochrétienne que celles de 465 et de 577 (ère chrétienne) [31], n'est pas datée. Offrande d'action de grâces d'un homme et de son fils, elle n'avait aucune raison de l'être.

Mosaïques de Saddiqin

Les plus importantes des mosaïques exposées à Beiteddine ont été trouvées à Saddiqin [32], au Sud-Est de Tyr; l'une de ces inscriptions (fig. 2) donne le nom antique de la localité, Tiradora; l'autre, dans un grand médaillon circulaire (fig. 1), mentionne un nouvel archevêque, Athénogène, à insérer dans la liste épiscopale de Tyr, peut-être comme successeur d'Épiphane. Ces deux inscriptions sont datées du VI[e] siècle après J.-C. [33]. Celle de l'archevêque Athénogène porte cette triple indication: mois Hyperbérétaios, an 653 de Tyr, an 7 de l'indiction, ce qui correspond à la fin de l'année 528 de l'ère chrétienne, Hyperbérétaios dans le calendrier de Tyr étant le premier mois de l'année [34] et commençant au 19 octobre. L'autre est datée: mois de Xanthicos, an 714 de Tyr, année 8 de l'indiction ; ces indications chronologiques ne concordent pas. L'ère de Tyr commençant à l'automne 126 avant J.-C., l'an 714 de Tyr, au mois de Xanthicos, qui est un mois de printemps, correspond à l'année julienne 589; l'indiction 8 commence seulement au 1[er] septembre 589 [35]. Il est vraisemblable que l'erreur du mosaïste porte sur le chiffre de l'indiction. Étudiant l'acte de copie, Alphonse Dain [36] donne une explication de ces

1 (*Beiteddine Festival*, 1998, p. 54) Mosaïque de Saddiqin, VIe siècle:

SOUS NOTRE TRÈS SAINT ARCHEVEQUE ATHÉNOGÈNE ET LES CHORÉVEQUES DIONYSIOS ET THÉOPHILE ET LE TRÈS VÉNÉRABLE SALAONIS (?) PÉRIODEUTE ET POUR LE SALUT DE CLITIANOS, DIACRE DE LA BOURGADE DE TIRADE, QUI A APPORTE UNE OFFRANDE DE TROIS SOUS D'OR, FUT ACHEVE LE DIACONICON, AU MOIS D'HYPERBERETAIOS, LE 7, L'AN 653, AUX TEMPS DE L'INDICTION 7, ET POUR LE SALUT DE SABBATIOS DIACRE RÉSIDANT.





erreurs de chiffres, où le chiffre écrit est supérieur d'une unité au chiffre que l'on devrait lire. Tout en se dictant intérieurement le texte à recopier, rencontrant un nombre, le scribe fait en quelque sorte un compte inconscient et, entre l'instant de la lecture et celui de la copie, il augmente d'une unité le nombre indiqué. Il en est de la confection d'une mosaïque comme de la copie d'un manuscrit: le mosaïste, lui aussi, est un copiste, et est aussi un copiste le lapicide qui grave une inscription. Ainsi pourrait s'expliquer dans les inscriptions un certain nombre d'erreurs évidentes.

Une troisième mosaïque inscrite de Saddiqin [37] offre un texte d'une très grande sobriété: «Pour le salut de Jean, fils de Marie». Le donateur reste humblement en retrait; aucune date, aucune précision sur l'offrande. Seulement quelques mots, qui vont à l'essentiel et ne manquent pas de charge émotive. Ainsi sont libellées beaucoup d'inscriptions paléochrétiennes insérées dans les pavements de mosaïques ou gravées dans le marbre des églises ou sur des pièces d'orfèvrerie liturgique. On notera la relative rareté de la filiation donnée par la mère.

Mosaïque d'Ouzaï

Une mosaïque avec figure allégorique que l'inscription présente comme *KTICIC*, a été trouvée à Ouzai, faubourg Sud de Beyrouth [38]. Le mot a le sens de: 'fondation'. L'acte de fonder, de faire une fondation, au sens d'acte de mécénat, était une marque de générosité, de libéralité, de dévouement à l'égard de ses concitoyens; être appelé 'fondateur' est pour un personnage de l'époque impériale romaine et de l'Antiquité tardive un très grand titre de gloire [39].

2 (*Beiteddine Festival*, 1998, p. 28) Mosaïque de Saddiqin, VIe siècle:

POUR LE SALUT DE GEORGES, PRÊTRE DE CETTE BOURGADE DE TIADORA, ET DE SYMEON SON PERE, FUT FAIT CE SANCTUAIRE AU MOIS DE XANTHIROS. L'INDICTION 8 L'AN 714.

Mosaïque d'Anâne: restitutions interdites

D'autres mosaïques de pavement d'églises, inscrites, ont été mises au jour dans ces mêmes régions côtières du Sud. L'une a été découverte à Anâne [40], à mi-chemin entre Saïda et Jezzine; elle contient la dédicace d'une mosaïque, datée de l'an 651 de l'ère de Sidon, soit 541 de l'ère chrétienne. Le texte est fâcheusement mutilé. Il n'est pas possible de rétablir les titres et qualificatifs honorifiques manquants, car les inscriptions connues montrent une diversité qui interdit tout raisonnement; on ne peut savoir si est évêque ou moindre dignitaire le très-vénérable personnage nommé avant le très-pieux prêtre Jean et le diacre Damien dont l'épithète honorifique a disparu. Il est également interdit de proposer une restitution du chiffre de l'année d'indiction. L'année d'indiction commence en septembre; l'année selon l'ère de Sidon commence au 1er janvier; en l'absence d'indication du mois, deux chiffres sont possibles pour l'indiction.

L'infortunée mosaïque de Chhîm

Des fouilles menées dans les collines de Chhîm [41], où était déjà connu un temple païen d'époque romaine, ont dégagé une basilique paléochrétienne, pavée de mosaïques [42]; à l'entrée du collatéral droit, se trouvait une inscription, que des voleurs ont enlevée. La date, exprimée de façon évidemment fautive, est à interpréter sans doute, en tenant compte de l'indiction mentionnée, au plus tôt, comme 498 de l'ère chrétienne. Elle mentionne l'évêque André, le chorévêque Iannos et le prêtre Thomas, qui était

le résident attaché à l'église; l'évêque André apparaît dans les documents conciliaires, où il signe comme évêque de Sidon, tenant de l'orthodoxie.

Reprises des explorations

Des explorations dans les collines à l'orient de Byblos ont permis la révision des inscriptions gravées sur les pierres des monuments disparus et réutilisées dans des constructions nouvelles, particulièrement dans les églises. Ainsi pour les inscriptions trouvées par Ernest Renan à Blât [43] dans les collines de piémont à l'Orient de Byblos; des rapprochements ont amené la restitution d'une inscription dépecée en plusieurs pierres disjointes et permis ainsi d'en connaître la date, 12e année de règne de l'empereur Antonin le Pieux, soit 148/149 après J.-C., mode de datation que l'on rencontre en d'autres sites de la montagne libanaise à l'Est de Byblos, et qui indique vraisemblablement l'appartenance du site à un domaine impérial [44] Une nouvelle inscription a été découverte, dédicace à un dieu très-grand, réplique d'un texte semblable déjà connu.
Les inscriptions de Maad, dans l'arrière-pays entre Jbeil et Batroun, ont également été à nouveau étudiées [45] Une de ces inscriptions est datée par l'ère d'Actium, qui est, à Byblos et à Botrys, une ère de courtoisie [46]. Un texte inédit me semble mentionner le dieu Horon, connu parmi les dieux orientaux honorés à Délos à l'époque hellénistique [47].

Bornes rupestres à Qalaat Faqra

Dans le Kesrouan, sur le site d'altitude de Qalaat Faqra, ont été découvertes des inscriptions qui jalonnaient les limites du domaine des sanctuaires ou, ce qui revient sans doute au même, de la communauté 'indigène' maîtresse de ces sanctuaires. Ce sont chaque fois trois grandes lettres latines, T E R, initiales du mot *terminus* signifiant: *borne*. En 1996, des bergers ont repéré la première de ces marques, sur un grand pan de rocher vertical; ils ont parlé de leur trouvaille aux ouvriers du Service des Antiquités travaillant sur le site, qui, à leur tour, en ont informé l'archéologue responsable, Joumana Nakhlé. A la fin du XVIIIe siècle, les gens de la montagne avaient indiqué l'existence de ces lettres au voyageur François de Pagès, qui, malgré son tempérament curieux, les crut sans intérêt et ne fit aucun détour pour les voir; il en fit pourtant état dans le récit de ses voyages. La 'redécouverte' de cette borne stimula la recherche. Sur des plats de rochers dominant le ravin par où dévale le ruisseau qui arrose la cuvette de Faqra, Joumana Nakhlé découvrit deux autres marques T E R. J'en trouvai une quatrième, non loin d'une plus longue inscription, également gravée sur un plat de rocher en bordure du ravin, où l'on peut reconnaître la 'signature' de celui qui fut chargé de 'poser' ces bornes. L'occasion était bonne d'esquisser l'histoire de Qalaat Faqra dans l'antiquité, en partant d'un dossier épigraphique riche d'inscriptions inédites, trouvées lors des travaux menés par Haroutune Kalayan, ingénieur à la Direction des Antiquités, et de corrections à des inscriptions déjà publiées [48].

Inscriptions forestières du Liban

Dans les régions d'altitude du Mont Liban, Hani Abdul Nour a pratiqué une recherche systématique des inscriptions gravées à l'époque romaine sur

les rochers pour marquer les forêts impériales, inscriptions communément appelées 'inscriptions forestières d'Hadrien'; il en a découvert une quinzaine, révisé quelques dizaines déjà connues et rapporté des photographies bienvenues. Le fruit de ses expéditions et de ses observations a été publié dans cette Revue, à l'automne 2001 [49]. Ainsi se trouvent complétés et parfois corrigés les relevés antérieurs, dont la *Mission de Phénicie* d'Ernest Renan, les publications du P. René Mouterde, s.j., de l'Université Saint-Joseph, et le recueil de Jean-François Breton, *IGLS* VIII,3, avaient fourni plus de deux grosses centaines. Sans méconnaître ce que ces inscriptions posent encore de questions sans réponse assurée, on a essayé, dans *AHL* 16, d'en dégager ce qu'elles peuvent suggérer sur le paysage et la vie de ces hautes régions du Liban au IIe siècle de l'ère chrétienne [50].

Tyr

Tyr, on le sait, est un site riche en inscriptions. La documentation que j'avais rassemblée il y a quelque trente ans m'a permis de publier les inscriptions trouvées dans l'hippodrome [51]: inscriptions sur colonnes indiquant les emplacements réservés aux factions, mosaïques de leurs bains, inscriptions peintes marquant des emplacements réservés à des commerces. Des dix-sept inscriptions connues avant 1975, les trois quarts ont disparu; la plus intéressante des mosaïques de pavement a été fâcheusement mutilée. Cette mosaïque, bien datée, nomme un gouverneur de la province de Phénicie, Flavius Antigonus, en charge sous le règne de l'empereur Anastase. Rendant compte de cette publication [52], Denis Feissel a rapproché de cet Antigone un Antigone mentionné dans une inscription latine trouvée jadis à Sidon; on ne savait quel était ce personnage, célébré dans une épigramme latine pour avoir reconstruit les murailles de Sidon et l'on se demandait si ce n'était pas le diadoque Antigone, l'un des généraux, héritiers d'Alexandre, qui se disputaient l'Orient. Il ne peut faire de doute que l'Antigone de Tyr et celui de Sidon sont un seul et même personnage et l'inscription de Tyr permet de préciser un point, au demeurant encore bien énigmatique, de l'histoire de Sidon, la reconstruction des murailles de la ville portuaire au début du VIe siècle de l'ère chrétienne.
L'UNESCO porte à Tyr, déclaré patrimoine mondial, un intérêt actif. La mission dont elle m'a honoré en 2004, à la demande de la Direction Générale des Antiquités du Liban, m'a permis d'effectuer les relevés et les révisions nécessaires à la publication des inscriptions encore inédites découvertes dans les fouilles, soit plus d'une centaine d'inscriptions mises au jour dans le chantier de la ville antique, une trentaine nouvellement dégagées dans la nécropole. Il a fallu malheureusement constater que les décennies de guerre et de troubles avaient causé de grandes pertes, que compensent mal – je veux dire non sans susciter regrets et tristesse -, copies, photographies et estampages pris avant 1975. A ces documents de fouilles, les archives du P. René Mouterde m'ont permis de joindre des dizaines d'autres inscriptions inédites. L'ensemble, qui reprendra aussi les inscriptions de l'hippodrome, est prêt pour une publication que l'on peut penser imminente, et qui donnera sur l'histoire de Tyr, de l'époque hellénistique jusqu'au début du VIIe siècle, des aperçus d'une grande diversité.

En accord avec la Direction Générale des Antiquités, voulant attirer l'attention de la communauté scientifique sur la reprise des travaux épigraphiques au Liban et sur ce que l'on pouvait attendre de cette nouvelle activité, j'ai présenté au XIIe Congrès international d'épigraphie grecque et latine, tenu à Barcelone en septembre 2002, quelques inscriptions de Tyr et de Beyrouth, découvertes avant 1975 et, pour certaines, aujourd'hui perdues[53]. Mentionnant rois hellénistiques, empereurs romains, gouverneurs de Phénicie, jeune sénateur inconnu, chevaliers romains et notables de Béryte, porte-enseigne d'une cohorte auxiliaire, quartier-maître d'un bâtiment de guerre, et l'illustre Tibérius Julius Alexander, homme de guerre et administrateur, collaborateur de Vespasien, elles sont importantes pour l'histoire en général et particulièrement pour la prosopographie – l'étude des carrières de diverses sortes de personnages –, intéressantes aussi par l'emploi d'un terme architectural rare, désignant une colonne à chapiteau corinthien et base avec tore.

Exploiter les archives et les collections

Explorer les archives constituées par les savants qui nous ont précédés s'avère une recherche fructueuse, nous venons de la dire pour Tyr. Ces archives conservent des inscriptions relevées depuis de nombreuses décennies, restées inconnues et aujourd'hui disparues. Les papiers laissés à sa mort, en décembre 1961, par le regretté P. René Mouterde, qui pendant des décennies oeuvra au recueil des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie*, demeurent une mine de documents inédits. D'autres, vieux de près de deux siècles, sont inopinément apparus en Angleterre.

Une étonnante tête de bronze

Dans un manuscrit rassemblant les inscriptions du versant maritime du Liban nord, le P. Mouterde mentionnait une jolie tête féminine de bronze, dont la coiffe largement épanouie portait une belle inscription grecque. C'était un ex-voto dédié à un dieu local, appelé le grand Zeus (de) Bakathsaphrein; la dédicante était fille d'un homme originaire de Naboukanath. Rien ne permet d'identifier l'emplacement de cette bourgade, mais le toponyme du dieu s'est conservé dans le nom de l'actuel village de Baqâ'safrin, situé à quelques kilomètres du sanctuaire de Sfiré. Jean-Baptiste Yon, qui prépare le recueil *IGLS* consacré au Liban nord, a retrouvé ce curieux objet dans les réserves du Musée National de Beyrouth et l'a publié, le datant avec vraisemblance du IIe ou du IIIe siècle après J.-C. [54]. Dans la simplicité de son énoncé, la dédicace témoigne de la vie des villages, du culte des dieux locaux, de la piété populaire [55]; seul l'objet offert présente une étonnante originalité, prenant place à côté de ces petites offrandes en bronze inscrites que nous avons vues à l'exposition *Liban, l'autre rive*.

Sanctuaire de Deir el-Qalaa

Utilisant les 'papiers' du P. Mouterde, les photographies que m'avait données le P. Maurice Tallon, s.j., et surtout Haroutune Kalayan, et mes propres copies, j'ai pu mener une étude sur les inscriptions de Deir el-Qalaa [56]. Ces inscriptions, dont les unes sont grecques et les autres, la grande majorité,

latines, font connaître un sanctuaire suburbain de Béryte, où se côtoient dieux de l'Orient sémitiques traditionnels, plus ou moins hellénisés, et vieux cultes de la Rome républicaine, apportées par les premiers colons romains; elles renseignent sur les dévots de ces cultes et sur les expressions de leur piété. Une prochaine publication du corpus des inscriptions de Deir el-Qalaa est en préparation, mais elle suppose encore quelques révisions préalables et la possibilité d'accéder aux dépôts lapidaires où beaucoup de ces textes sont conservés.

Sidon: un incessant murmure d'épitaphes

Une soixantaine d'inscriptions funéraires de Sidon, dont le P. Mouterde avait pu prendre copies lui-même ou dont il avait reçu de divers correspondants copies ou estampages, ont pu être publiées, malheureusement sans photographies [57] Remises dans l'ensemble des inscriptions de Sidon – dont le corpus systématique reste à faire –, pour la plupart datées des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, elles apportent nombre d'informations sur les dieux, l'anthroponymie, les mentalités et la culture, sur la démographie et sur la société.

Des cippes funéraires de Sidon, faciles à transporter, se retrouvent dans de nombreuses collections d'Europe. Ceux que possède le Musée des Beaux-Arts de Lyon ont fait l'objet d'une nouvelle publication [58]; de même, ceux qui sont conservés, pratiquement oubliés jusqu'alors, au musée de Varsovie [59].

Tout aussi peu connues jusqu'à présent, se trouvent dans les collections du Musée du Louvre trois stèles funéraires peintes à inscriptions grecques, d'époque hellénistique tardive [60]. Elles sont à rapprocher de celles qui, avant la guerre, étaient exposées dans la grande salle au sous-sol du Musée National de Beyrouth [61] ou qui figurèrent à l'exposition *Liban, l'autre rive.*

Entrées elles aussi au Louvre, les statues du sanctuaire de Mithra à Sidon, dont trois portent une dédicace bien datée de 389/390 après J.-C., ont été récemment rééditées [62].

De Sidon, dans la collection Froehner au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de France, une inscription, sur une applique de bronze à tête de lion d'époque protobyzantine, nomme Théoteknos, primicier du *numerus* (on peut approximativement traduire par: régiment) des *Quintani*, qui tenait garnison en Égypte; un sceau de même époque porte une inscription dont les mots grecs sont écrits en lettres latines [63].

Sidon: les archives d'un voyageur anglais

Plus inattendues, les archives du voyageur anglais William John Bankes, qui visita Sidon en 1816, récemment redécouvertes, révèlent un tombeau de Sidon, d'époque romaine, aux très intéressantes peintures [64]. On y voit représenté un banquet. Les serviteurs apportent des mets variés; des inscriptions donnent leurs noms, noms plus ou moins allégoriques, en rapport avec ce qu'ils servent, vin, poissons, oiseaux, 'douceurs'. La peinture – images et inscriptions – reflète les pratiques conviviales du maître de céans et de son milieu social: un important aspect de la vie d'une certaine élite, qu'elle-même jugeait fort enviable [65].

Retour sur des inscriptions connues

Le retour sur des inscriptions déjà connues apporte quelques améliorations à l'établissement et à la compréhension du texte, comme nous l'avons déjà vu pour une inscription du Louvre.
Le 'Tarif de Beyrouth' [66], d'époque byzantine, gravé sur du marbre blanc, affichait le détail des marchandises soumises à taxes; plusieurs passages, mentionnant le taux et la perception de la taxe, faisaient difficulté, paraissant offrir "une syntaxe inexplicable" et l'abréviation insolite du mot grec signifiant 'trésorier', '*O TA(MIAC)*. Il faut lire: '*O TA HMIKEPATIA*, 'l'(homme) aux demi-carats' , c'est-à-dire l'agent préposé à la perception des demi-carats [67] – le demi-carat, menue fraction du sou d'or. Papyrus et textes littéraires donnent quelques rares exemples de cette tournure méconnue, pourtant conforme au génie de la langue; l'accusatif a pour valeur fondamentale d'exprimer la sphère, *l'ensemble*, pour parler comme les logiciens et les mathématiciens, qui définit ou délimite un sujet ou une action [68]. Grammaire et philologie ne sont pas inutiles à la compréhension des inscriptions.
La révision d'une épigramme de Byblos, conservée au musée de Varsovie, a permis de retrouver, dans sa transcription grecque normale, Sabeinos, un nom 'romain' bien attesté [69]. L'onomastique est ainsi débarrassée d'une de ces formes aberrantes et barbares souvent trop facilement admises; un nom qui ne s'est rencontré nulle part ailleurs, qui ne rentre dans aucune série, est suspect. Une stèle funéraire de calcaire peint, avec épitaphe grecque, provenant de Sidon, a été présentée à l'exposition *Liban, l'autre rive* [70], comme celle d'une certaine Robia. Le nom sonne étrangement. Devant la lettre *rho*, il y a un espace vide; on peut légitimement supposer que les premières lettres du nom ont disparu et que le nom de la défunte était *[Mac]robia*; la forme masculine du nom, Macrobios, est bien connue: Macrobe est le nom d'un important écrivain du IV^{e} siècle de l'ère chrétienne. Ce nom exprime un souhait de longue vie.
Provenant d'un sanctuaire d'époque hellénistique d'Eddé, près Byblos, un linteau rapporté au Louvre par Renan, porte deux inscriptions difficiles à déchiffrer et de date mal appréciée. Renan, dans une note additionnelle, tient à affirmer que ces inscriptions sont d'époque païenne [71]. Une révision [72] a permis de beaucoup améliorer la compréhension de ces textes et de les dater du V^{e} ou du VI^{e} siècle après J.-C.; ils marquent un remploi du linteau à l'époque paléochrétienne. La lecture de tous les noms propres est assurée; celui de l'artisan qui construisit l'édifice – vraisemblablement une église – et celui de son père sont grecs, ceux qui se lisent dans une inscription secondaire, désignant, peut-on penser, des gens de moindre importance, sont sémitiques: l'onomastique est souvent un indice de classe sociale.

Les suggestions nouvelles ne sont pas toujours heureuses. Une mosaïque de la villa de Soueidiyé, à Baalbek, représente Socrate et les Sept Sages de la Grèce; dans une épigramme dédicatoire [73], le propriétaire, Patrikios, fils d'Olympos, se présente en disciple du philosophe platonicien Eudoxios. Il a été récemment proposé, avec une réserve justifiée, de voir en Patrikios et en Eudoxios deux fameux juristes de l'École de Droit de Beyrouth au V^{e}

siècle [74]. Il est plus raisonnable de tenir qu'il s'agit d'une simple homonymie; l'épigramme présente les personnages comme philosophes et la mosaïque de Socrate et des Sept Sages montre que c'est à la philosophie que Patrikios s'intéresse. Toutefois, ce retour sur un texte connu depuis quarante ans a donné occasion à une mise au point concernant Eudoxios. Le philosophe nommé dans l'épigramme serait un philosophe néo-platonicien, d'époque tardive, à ne pas confondre avec Eudoxe de Cnide, célèbre philosophe platonicien du IVe siècle avant J.-C., avec qui on l'avait jusqu'alors identifié [75] Ainsi va la recherche, à petits pas, à petites touches, et se précise peu à peu notre connaissance du passé et de l'âme humaine.

Du bon usage des inscriptions

Les études récentes, livres ou articles, utilisent abondamment les inscriptions [76]. L'utilisation des inscriptions doit être attentive, j'allais écrire: honnête. Il ne faut pas faire dire aux textes plus qu'ils ne disent. Je ne veux prendre ici qu'un exemple. Une inscription, gravée sur une plaque de bronze transformée en plateau, donne la réponse de l'administration impériale aux naviculaires d'Arles qui se plaignaient de fraudes dont ils étaient victimes dans le transport du blé. Tel qui étudie «Beirut: commerce and trade (200 B.C. – 1.D. 400)» [77], pense, comme beaucoup avant lui, que ce fameux texte manifeste des relations maritimes privilégiées entre Béryte et Arles. Béryte n'est pas nommé dans l'inscription des naviculaires; il n'est pas assuré que l'inscription provienne de Beyrouth: le plateau a été trouvé à Deir el-Qamar; un plateau se transporte aisément. J'ai proposé de voir dans Tyr le lieu originel de cette plaque de bronze [78]. L'auteur de «Beirut: commerce and trade» cite mon étude dans une note bibliographique [79]. Il semble en ignorer le contenu, qui pourtant renforcerait son constat que la grande ville portuaire du proche Orient, c'était Tyr; il reconnaît "*Nevertheless*, trade activities *must certainly* (c'est moi qui souligne) have been of great importance for Beirut [80]". C'est ainsi, dirait Lucien de Samosate, qu'on écrit l'histoire [81].

La pierre et le papier

Quel constat, quelles perspectives le survol que nous présentons de l'épigraphie libanaise durant la décennie écoulée permet-il de proposer? La décennie a mis au jour quelques inscriptions diver-ses et produit une relative abondance de publications; mais de nos jours comme aux siècles derniers, ces publications sont dispersées et souvent d'accès difficiles. Aucune inscription pourtant ne peut rester un bloc erratique surgi du passé – ou du néant. Plus on connaît d'inscriptions, mieux on comprend chacune. Cette vérité d'expérience n'est pas seulement un stimulant pour la recherche de nouvelles inscriptions; elle exige une autre recherche: passer du terrain aux bibliothèques, aller de la pierre au papier. Que l'on veuille établir un texte, le vérifier, le commenter, ou utiliser l'épigraphie dans quelque synthèse historique, bien des errements ou des erreurs seraient évités, s'il était plus aisé de connaître l'ensemble de la documentation, de trouver ces 'parallèles' qui sont l'une des clés de la méthode épigraphique, d'intégrer chaque document dans les séries dont il peut relever, de consulter éditions, commentaires ou critiques qui en éclairent la lettre ou le sens.

Il y a là un constat qui s'impose à qui regarde la décennie écoulée: l'épigraphie libanaise souffre d'un déficit de *corpus*. Des recueils systématiques sont nécessaires, qui rassemblent toutes les inscriptions connues d'une région [82]– dont beaucoup sont encore inédites–, et signalent les publications, remarques, interprétations, dont elles ont fait l'objet. La tâche requise est triple; ce que nous avons montré de l'activité de ces dernières années laisse assez comprendre qu'il faut joindre dépouillements bibliographiques, exploitation d'archives, inventaire et révision des pierres ou autres objets inscrits existant sur les sites et dans les musées, les dépôts lapidaires, les collections ou tous autres lieux où l'on peut avoir des inscriptions elles-mêmes une vision et un contact directs, irremplaçables.

Une autre leçon de ces dernières années, c'est la fragilité des 'pierres' – entendez par là aussi bien le marbre que le bronze ou les mosaïques. Beaucoup d'inscriptions, connues il y a trente ans, n'ont pu être retrouvées. Toute nouvelle trouvaille, fruit du hasard, de fouille ou de prospection, doit non seulement être relevée et enregistrée avec soin, mise à l'abri, autant qu'il se peut, des injures du temps et des hommes, mais encore être publiée sans attendre. Seule est sauvée une inscription (bien) publiée. Le papier finalement l'emporte sur la pierre.

Nous citerons:
AHL, *Archaeology and History in the Lebanon*,
BAAL, *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises*
BMB, *Bulletin du Musée de Beyrouth*
IGLS, Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie (le sigle suivi du n° de l'inscription)
MUSJ, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*
NMN, National Museum News
Bull. épigr., suivi de l'année et du n° de la notice, le *Bulletin épigraphique* de la *Revue des Études Grecques.*

NOTES

1 C. Doumet-Serhal, A. M. Maïla-Afeiche, A. Rabate, F. El-Dahadh, 1987, *Pierres et Croyances, 100 objets sculptés des Antiquités du Liban*, Beyrouth.

2 Aucune de ces inscriptions n'était inédite; une moitié, provenant de la Beqaa, se trouvait dans le volume VI des *IGLS*. L'autre moitié, provenant surtout de Sidon, se trouvait dispersée dans des publications anciennes, parfois peu accessibles, qui malheureusement n'ont pas été consultées; il en est résulté quelques erreurs de déchiffrement, de traduction ou d'interprétation. Dans leur apparente simplicité, même de brèves épitaphes, réduites à quelques mots, ne sont pas dépourvues de difficultés et d'embûches. J'ai voulu indiquer quelques corrections nécessaires, *NMN* 7, Spring 1998, p. 37; mais l'informatique tend aussi des pièges désastreux et la machine n'a pas 'reconnu' ce qui aurait dû être imprimé en caractères grecs.

3 J.-P. Rey-Coquais, 1998, «Inscriptions grecques et latines au Musée National de Beyrouth», *NMN* 7, Spring p. 32-36.

4 F. Alpi, 1997, «L'épigraphie grecque et latine au Liban: panorama historique», *NMN* 5, Spring, p. 10-14.

5 Mosaïque trouvée dans les fouilles du Centre-ville de Beyrouth; il en sera question plus loin.

6 *BAAL* 1, 1996, p. 212-214

7 F. Alpi et L. Nordiguian, 1994, «Deux découvertes bérytaines», *Syria* 71, II. Une nouvelle dédicace à Hadrien, p. 427-430.

8 K. Butcher et R. Thorpe, 1997, «A Note in Excavations in Central Beirut 1994-96», *Journal of Roman Archaeology* 10, p. 296, signalent une grande basse de statue, réutilisée dans un pavement, portant une dédicace à un citoyen de Béryte..

9 *BAAL* 2, 1997, p. 206-223, avec photographies p. 209 et 213; voir aussi *NMN* 4, Autumn 1996, 6-7, fig. 1 (photographie)

10 H. H. Curvers et B. Stuart, 1996, *BAAL* 1, p. 228-234.

11 *Ibid*., fig. 3, p. 232.

12 K. Butcher et R. Thorpe, 1997, «A note in excavations in central Beirut 1994-96», *Journal of Roman Archaeology* 10, p. 295, fig. 4, indique sur le plan l'emplacement de la "House of Jalousy".

13 F. Alpi, 1996, *Lettre de Pallas* 4, p. 18-19 (cf. S. Follet, *Bull.épigr.* 1997, 19); F. Alpi, 1996, *BAAL* 1, p. 215-218, avec fig. 1 et 2.

14 Sur Beyrouth dans l'antiquité tardive, voir le récent ouvrage de Linda J. Hall, 2004, *Roman Berytus: Beirut in Late Antiquity,* Londres et New York, Routledge, dont nous rendrons compte dans une prochaine livraison de *AHL*.

15 *Liban, l'autre rive*, catalogue de l'exposition à l'Institut du Monde Arabe, Paris, 1998, p. 209.

16 P.-L. Gatier, 1998-1999, *BAAL* 3, «Poids et amulettes de Béryte», p. 162-163.

17 Autre exemple de pratique magique, connu depuis longtemps: une tablette de Beyrouth porteuse d'une inscription visant à envoûter les chevaux de course de la faction des Bleus; cf. F. Alpi, 2001-2002, "Un regard sur Beyrouth byzantine (IVe – VIIe s.)", *Aram* 13-14, p. 319, où est également rappelée, connue de source littéraire, une opération de magie noire, criminelle, effectuée par des étudiants de Béryte. Voir aussi L. J. Hall, *Roman Berytus: Beirut in Late Antiquity*, à l'index, *s.v.* magic.

18 D. Perring, H. Seeden, P. Sheehan, T. Williams, 1996, «Bey 006, 1994-1995 The Souks Area Interim Report of the AUB Project», *BAAL* 1, p. 193.

19 C. Augé et Z. Sawaya, 2002, «Un nouveau poids hellénistique de Bérytos», *BAAL* 6, p. 329-333; parmi les poids cités dans cette étude, il convient de citer particulièrement, trouvé dans les environs de Beyrouth, le poids inédit d'une mine, poids officiel de la cité de Laodicée de Phénicie – nom dynastique séleucide que reçut Beyrouth au début du IIe siècle avant J.-C. –, sainte et asyle, au nom de l'agoranome Gorgias, daté de 92/91 avant J.-C., mentionné par Z. Sawaya, dans C. Augé, F. Duyrat, 2003, *Les monnayages syriens* (BAH 162; Beyrouth, 2002), p126; cf. P.-L. Gatier, *Bull. épigr*., 572.

20 Pour F. Alpi, 2001-2002, *Aram* 13-14, p. 319, qui évoque les artisans de la Béryte byzantine rencontrés dans les inscriptions, ce beau marché concourt avec le Tarif fiscal de Beyrouth et les mentions déjà connues d'activités commerciales pour donner une idée de la vie économique de Beyrouth dans l'antiquité tardive.

21 P. Arnaud, E. Llopis, M. Bonifay, 1996, *BAAL* 1, p. 117.

22 A. Ala'eddine, 2003, «Hellenistic Stamped Amphorae from Beirut», *AHL* 17, Spring, p. 109-119.

23 J.-P. Rey-Coquais, 2003, «De quelques dates dans des estampilles de jarres ou d'amphores hellénistiques», *AHL* 18, Autumn, p. 138-143.

24 I. Kawkabani, 2003, «Les anses timbrées de Jal el-Bahr», *AHL* 17, p. 95-99.

25 E. Renan, 1864, *Mission de Phénicie*, Paris, (réédition à l'identique, éd. Terre du Liban, Beyrouth, 1997), p. 390-391; cf. J.-P. Rey-Coquais, 1977, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr*, I, *Inscriptions de la Nécropole* = *BMB* 29, p.108, note 1 (où il y a erreur sur l'année d'indiction).

26 G. Kioutzian, 2002, «La stèle MA 3039 du musée du Louvre et l'ère de Sidon», *Cahiers archéologiques, fin de l'Antiquité et Moyen Age* 50, p. 21-26.

27 Il n'y a pas de raison de ne pas admettre que le quantième du mois dans le calendrier de Sidon demeure inchangé lorsque la date est convertie en son équivalent du calendrier julien. D. Feissel, *Bull. épigr*. 1987, 513, interprétant par l'ère de Sidon, qu'il tient commencer au 1[er] janvier, la date d'une mosaïque de Nabatiyeh, fait correspondre un 10 Daisios à un 3 mai julien; une telle affirmation est erronée. Si cette équivalence était exacte, il s'ensuivrait que le 1[er] Daisios serait le 24 avril; il y a 113 jours (l'année 515 après J.-C. n'étant pas bissextile) entre le 1[er] janvier et le 24 avril. On, tiendra pour plus que vraisemblable que l'année selon le calendrier de Sidon commençait le premier jour d'un mois. Dans l'hypothèse, plus que vraisemblable aussi, car soutenue par l'*Hemerologion*, du début de l'année de Sidon au 1[er] janvier, il n'y a pas place pour quatre mois entiers entre le début de l'année et le 1[er] Daisios si le 1[er] Daisios équivaut au 24 avril; en effet, dans le calendrier julien et dans les calendriers d'Orient connus à l'époque romaine, dont a disparu le mois intercalaire des calendriers luni-solaires des époques antérieures, quatre mois consécutifs totalisent au minimum 120 jours.

28 *Beiteddine Festival* 1998, p. 34, 38, 92; voir O. Wattel-De Croizant, 1995, «A propos des mosaïques du Liban et l'ère de Tyr découvertes de 1975 à 1995», *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, p. 135-148, ne donne pas le texte grec, mais seulement des photographies lisibles.

29 Dans la publication de O. Wattel-De Croizant, Jiyeh est tenu pour appartenir au territoire de Béryte, et c'est sous la rubrique «Territoire de Bérytos» que D. Feissel les introduit dans le *Bulletin épigraphique* 1998, 509. Dans le *Bulletin épigraphique* 2000, 656, signalant la parution de photographies de ces mosaïques dans *Beiteddine Festival* 1998, D. Feissel assure que Jiyeh appartient au territoire de Sidon.

30 B. Dufaÿ, «A propos du baptistère: l'évêque, la ville et la campagne», in *Actes du XI[e] Congrès d'Archéologie Chrétienne*, p. 637-650, notamment p. 638-639.

31 *Beiteddine Festival* 1998, p. 38. D. Feissel, 2000, *Bull. épigr*., 509, propose un deuxième nom propre qui ne correspond pas aux lettres que montre très visiblement la mosaïque.

32 *Beiteddine Festival* 1998, p. 28, 54, 118; cf. D. Feissel, *Bull. épigr*.2000, 657.

33 On ne retiendra pas sans vérification la datation au V[e] siècle figurant *Beiteddine Festival 1998* dans toutes les légendes des photographies.

34 Il n'y a aucune preuve que le début de l'année de Tyr se trouvait, à cette époque, reporté au 1[er] Dios / 18 novembre. La supposition en a été faite parce que Dios figure en tête du premier groupe des mois dans la grande mosaïque de Qabr Hiram, trouvée lors de la mission de Phénicie d'Ernest Renan et conservée au musée du Louvre. Cette mosaïque montre les mois groupés par saison; Dios y figure comme le premier des mois d'hiver: c'est bien au mois de Dios que commence réellement l'hiver. Il n'y a là aucune indication sur l'organisation du calendrier civil de Tyr.

35 D. Feissel, 2000, *Bull. épigr*., 657, n'a pas relevé la contradiction entre les éléments de la datation et, sans doute à tort, il date l'inscription de 590 après J.-C. .

36 A. Dain, 1964, *Les Manuscrits*, Paris, Belles-Lettres, p. 50-55.

37 *Beiteddine Festival* 1998, p. 118.

38 *Beiteddine Festival 1998,* 'troisième de couverture'; cette mosaïque apparaît aussi dans une photographie de *Liban, l'autre rive*, p. 210.

39 On a aussi proposé de voir dans cette figure féminine, qui tient une lance, une allégorie de la conquête, de la prise de possession; cf. *Bull. épigr.* 1998, 509. En l'absence de tout contexte, iconographique ou autre, il est difficile de décider.

40 F. Alpi, 1997, «Saïda, dédicace sur mosaïque en provenance de Anane», *La lettre de Pallas* 5, p. 12-13, avec photographie; F. Alpi, S. Kowalski, T. Waliszewski, 1998, «Une église byzantine découverte à Anâne (Liban Sud)», *Syria* 75, p. 221-243..

41 Il est certain que Chhîm n'appartenait pas à cette nébuleuse de localités en quoi l'on reconnaissait souvent, sans doute en lui donnant une extension excessive, une antique Porphyréon. Cf. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 510, note 1: «Néby-Younès, Berja, Djié, Schéhîme doivent être considérés comme une seule localité archéologique»; pour un groupement un peu différent et trop extensif, G. Contenau, 1920, «Mission archéologique à

Sidon», *Syria* 1, p. 295-305.
42 T. Waliszewski, L. Nordiguian, R. Ortali Tarazi, 1998, «Mission archéologique à Shhîm», *National Museum News* 7, p. 22-26; T. Waliszewski, 1999, «Chhîm, Explorations 1998, Church of the Priest Thomas», *Polish Archaeology in the Mediterranean, Reports 1998* (Polish Centre of Mediterranean Archaeology, Warsaw University, Varsovie), p.178-181; T. Waliszewski, R. Ortali Tarazi (+), "Chhîm", in *Decade, A Decade of Archaeology and History in the Lebanon*, éd. C. Doumet-Serhal, 2004, avec collaboration de A. Rabate et A. Resek, Beyrouth, p. 224-245.
43 F. Alpi, L. Nordiguian, 1996, «Les inscriptions de l'église de Blât: essai de relecture», *Syria* 73, p. 5-14; cf. P.-L. Gatier, 1998, *Bull. épigr.*, 506.
44 J.-P. Rey-Coquais, 1972, «Une inscription du Liban Nord», *MUSJ* 47, p. 94-105; cf. G. W. Bowersock, 1975, *Journal of Roman Studies* 65, p. 183 ; J.-P. Rey-Coquais, 1978, *Journal of Roman Studies* 68, p. 53.
45 F. Chausson, L. Nordiguian, 1996, «L'église de Maad et ses inscriptions», *Syria* 73, p. 37-46; cf. P.-L. Gatier, 1998, *Bull. épigr*. 507.
46 Signalons ici, bien qu'elle ait été trouvée hors du Liban, une bulle d'argile portant l'empreinte d'un sceau de Tyr, daté de 11 après J.-C, règne de l'empereur Auguste, avec double datation, selon l'ère d'Actium, ère de courtoisie, et l'ère de Tyr, *Bull. épigr*. 1995, 630
47

48 J.-P. Rey-Coquais, 1999, «Qalaat Faqra: un monument du culte impérial dans la montagne libanaise», *Topoi* 9/2, p. 629-664. Cf. *Bull.épigr.* [P.-L. Gatier], 2001, 484.
49 H. Abdul Nour, 2001, «Inscriptions forestières d'Hadrien: mise au point et nouvelles découvertes», *AHL* 14, p. 64-95.
50 Voir mon «Retour aux inscriptions forestières», *AHL* 16, 2002, p. 124-129; j'ai donné à *Aouras* (revue de la Société d'Études et de Recherches sur l'Aurès antique), 2, 2005, à paraître, une brève présentation d'ensemble de ces inscriptions forestières antiques.
51 J.-P. Rey-Coquais, 2002, «Inscriptions de l'hippodrome de Tyr», *Journal of Roman Archaeology* 15, p. 325-335.
52 D. Feissel, 2003, *Bull.épigr.*, 579.
53 «Inscriptions inédite de Beyrouth et de Tyr», à paraître dans les Actes du *XII Congressus Internationalis Epigraphiae Graecae et Latinae*.
54 J.-B. Yon, 2002, «Un ex-voto inscrit de la montagne libanaise», *BAAL* 6, p. 325-328.
55 L' inscription est mentionnée dans ma contribution «Villages du Liban et de la Syrie moyenne à l'époque impériale romaine» au Colloque tenu à Forli en 1990, *L'epigrafia del villagio*, éd. A. Calbi, A. Donati, G. Poma, 1993, (Epigrafia e Antichità 12), Faenza, p. 140.
56 J.-P. Rey-Coquais, 1999, «Deir el-Qalaa», *Topoi* 9/2, p. 607-628.
57 J.-P. Rey-Coquais, 2000, «Inscriptions inédites de Sidon», *Epigraphai, Miscellanea Epigrafica in onore di Lidio Gasperini*, éd. G. Paci, Rome 2000, p. 799-832; cf. *Bull. épigr*. 2001, 487.
58 P.-L. Gatier, 2001, *Bulletin des musées et monuments lyonnais*, fasc. 1, p. 15-23.
59 A. Lajtar, 1999, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 125, p. 155-156; cf. P.-L. Gatier, 2000, *Bull. épigr*. 654. A côté de neuf inscriptions funéraires de Sidon, se trouve une inscription de Byblos et une ou deux autres de provenance phénicienne mal as-surée.
60 P.-L. Gatier, dans É. Gubel, 2002, *Art phénicien, la sculpture de tradition phénicienne*, Paris, p.97-99, n^os^ 89-92.
61 Une photographie d'une de ces stèles, portant la double épitaphe d'Asclépas et Margalis, morts prématurément, exposée *Liban, l'autre rive*, figure dans *NMN* 7, Spring 1993, p.33, fig. 2.
62 F. Baratte, dans É. Gubel, cité à la note précédente, p. 87-97.
63 D. Feissel, 2001, «La donation Froehner (1925). Wilhelm Froehner et les inscriptions de Byzance», in *Trois donations byzantines au Cabinet des Médailles*, Paris, p. 4-20; cf. *Bull.épigr*. 2002, 579.
64 A. Barbet, P.-L. Gatier, N. N. Lewis, 1997, «Un tombeau peint inscrit de Sidon», *Syria* 74, p. 141-160. Corrections et suggestions de D. Feissel, 1999, *Bull.épigr.*, 559.
65 D. Feissel, *loc.laud.*, retrouve dans un mot dont une lettre aurait été mal identifiée par Bankes une formule bien connue de malédiction contre les jaloux
66 *Supplementum Epigraphicum Graecum* 39, 1577. Cf. R. Mouterde, 1966, *Regards sur Beyrouth* (= *MUSJ* 40, p. 48-49.
67 J. Gascou, 1994, *The Journal of Juridic Papyrology* 24, p.15-16; cf. D. Feissel, 1995, *Bull. épigr.*, 628.
68 J. Irigoin, 1988, «Propos sur l'accusatif grec», *Logopédies, Mélanges de Philologie et de Linguistique grecques offerts à Jean Taillardat*, Paris, p. 93-102.
69 A. Lajtar, 1997, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 112, 1996, p. 139 (cf. *Bull.épigr.*, 647).
70 *Liban, l'autre rive*, p. 303, colonne de droite, «Stèle funéraire de Robia».
71 E. Renan, 1864, *Mission de Phénicie*, Paris, p.

227 et 857.

72 É. Gubel, *Art phénicien, la sculpture de tradition phénicienne*, p. 73-74; cf. *Bull. épigr*. 2003, 569.

73 *IGLS* VI, 2886; *Supplementum Epigraphicum Graecum* 26, 1633.

74 G. Dareggi, 1999, «Ancora sul complesso edilizio di Soueidié (Baalbek)», *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 125, p. 190-194.

75 D. Feissel, 2001, *Bull. épigr*., 486.

76 Tel est, pour n'en citer qu'un, le récent ouvrage, déjà mentionné à plusieurs reprises, de Linda J. Hall, *Roman Berytus: Beirut in the Late Antiquity*, qui s'appuie sur une riche bibliographie épigraphique et cite de nombreuses inscriptions.

77 P. Arnaud, 2001-2002, *Aram* 13-14, p 171-191.

78 *Syria* 70, 1993, p. 69-80.

79 *Aram*, 13-14, p. 185, note 54. Bien entendu, tout un chacun garde sa liberté de jugement; mais le moins qu'il doive faire serait de signaler, le cas échéant, fût-ce d'un mot, que d'autres ont une position différente ou opposée.

80 *Aram*, 13-14, p. 187.

81 Soyons juste. Le *Digeste* pour la haute époque impériale, les relations du tremblement de terre de 551 et du raz de marée qui l'accompagna (voir L. J. Hall, *Roman Berytus*, p. 23-24 et 70-73), les monnaies trouvées dans les fouilles (K. E. T. Butcher, 1996, *BAAL* 1, p. 207-211) donnent quelques témoignages sur la fréquentation du port de Béryte.

82 Seuls existent un volume concernant Baalbek et la Beqa', aujourd'hui bien incomplet, un volume, à la fois régional et thématique, consacré aux inscriptions forestières du Liban, publiés par l'Institut Français d'Archéologie de Beyrouth dans la collection des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie*, et un volume circonscrit aux inscriptions de la nécropole de Tyr connues avant 1975, publié en 1977 par la Direction Générale des Antiquités, qui envisage, avons-nous signalé, la publication prochaine des autres inscriptions découvertes depuis 1961 dans les fouilles de Tyr. Les *IGLS* doivent couvrir les diverses régions du Liban; tâchant à rattraper les retards dus aux malheurs des temps et aux vicissitudes humaines, des chercheurs de l'Institut Fernand-Courby, de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, de Lyon, par accord renouvelé avec la Direction Générale des Antiquités, ont mis en chantier plusieurs recueils régionaux: Liban nord, Hermon, et, à échéance moins immédiate, Béryte et son territoire (dont le sanctuaire de Deir el-Qalaa, avons-nous dit, pourrait être bientôt publié, en fascicule séparé), Sidon et son territoire.